

Jean-François Sonnay

---

Le Tigre en papier II

*roman*



---

*camPoche*

Le second tome du « Tigre en papier »  
a paru en édition originale en 1990,  
aux Éditions L'Âge d'Homme, à Lausanne,  
sous le titre « Le Tigre en papier »

« Le Tigre en papier ; tome II »,  
deux cent dix-neuvième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
édition revue et corrigée par l'auteur,  
le vingt-huitième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration de Huguette Pfander,  
Marie-Claude Schoendorff et Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Photographie de couverture : Anonyme, « Place de la Palud »,  
vers 1970, © Musée historique de Lausanne  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck,  
une entreprise du Groupe CPI  
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-220-1  
Tous droits réservés  
© 2008 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*Les personnages de ce roman  
étant réels, toute ressemblance avec  
des personnalités imaginaires serait  
fortuite.*

RAYMOND QUENEAU

O N NE VOYAIT aucune fumée au-dessus du bois des Lombards. Le ciel encore pâle semblait vide. L'aube avait tout nettoyé. Difficile d'imaginer ce qui pouvait rester de la maison là-bas. Georges irait regarder plus tard, quand les journalistes et les curieux seraient partis. Aucune envie d'être assailli de questions. Il ne savait rien. Il l'avait déjà dit à l'inspecteur, qui n'avait d'ailleurs pas insisté. Il reviendrait, c'était sûr, lui ou un autre, avec la photo du type, du rouquin, et Georges devrait bien réfléchir, mais eux au moins faisaient leur boulot, tandis que les autres... Il n'aimait pas ces étrangers, ces citadins arrogants qui avaient envahi le hameau au petit jour et qui rôdaient maintenant sur tous les chemins avec leurs appareils photos, leurs caméras et leurs lunettes noires. Non, mais qu'est-ce qui le retenait de prendre le tracteur et de pourchasser ces journalisteux comme des poules? Histoire de leur montrer qu'ils n'ont rien à traîner par ici, qu'on travaille nous! Il en avait vu traverser le champ de maïs à Longin, au beau milieu. Tellement de mépris pour la campagne qu'ils ne savent même pas à quoi ça ressemble le maïs. Georges en voulait à Gisèle, sa femme, d'avoir accepté de répondre aux gars de la télé. Tout ça parce que c'était la télé... Dieu sait ce

qu'elle avait raconté. Ils auraient dû en parler ce matin, au café. Que chacun respecte la consigne : on n'a rien à dire, on ne se mêle pas des affaires des autres, on a du travail. Mais il n'y avait pas pensé, il avait autre chose en tête. Avec ça que le beau-père avait eu la bonne idée de faire une attaque de goutte et qu'il geignait sans arrêt.

Georges s'était couché à deux heures du matin. Il avait mal dormi. À quatre heures et demie il était debout, agité, inquiet. Il s'était occupé du bétail machinalement. Depuis son retour de la laiterie, il fourrageait dans la remise : il aurait voulu réparer le moteur de la batteuse, mais rien ne marchait. Il faisait tout de travers. À chaque bruit insolite il sursautait, comme si on l'avait surpris en faute, et c'était encore pour voir un de ces gaillards aux allures d'étudiant. S'il avait su parler, il leur aurait dit ce qu'il pensait à ces détectives à la manque, prêts à vous manger tout cru pour une sale histoire, du sang, des ragots ! S'il avait su parler, il leur aurait dit des bobards à ces sauterelles. La vérité, ça a son prix. Même à Longin, le voisin, il ne dirait rien. De toute façon les gens raconteraient n'importe quoi. Personne n'avait vu grand-chose puisqu'on n'avait pas pu aller au-delà de la nationale. Des flics patrouillaient avec des chiens. Mais alors comment les flics avaient fait pour être déjà sur place, Georges n'en revenait pas, et pas seulement des flics d'Anne-masse, des gendarmes aussi... Les pompiers eux avaient mis plus d'une heure. À croire que c'était la police qui avait fait sauter la maison. Georges avait dans l'idée qu'on ne saurait jamais exactement ce qui

s'était passé aux Lombards, sauf peut-être certains policiers ou le fils Martinet, s'il n'était pas mort dans l'incendie. L'ambulance avait fait deux voyages. Georges connaissait un ambulancier à Annemasse, mais ça ne l'aiderait sûrement pas à en savoir plus.

La maison des Lombards avait toujours été une maison à part, toutes sortes d'histoires circulaient à son sujet sans qu'il soit possible de démêler le faux du vrai. Le grand-père, qui habitait autrefois à Saint-Joseph-du-Lac, prétendait que le nom venait de contrebandiers italiens qui l'avaient occupée pour trafiquer avec Genève. Quand Georges était à l'école, la maison était abandonnée et servait de planque aux douaniers. On disait qu'elle était hantée. Ce n'était pas impossible après tout. Mais ça faisait mal au ventre de penser à tout l'argent que Martinet avait mis dans la réfection du bâtiment. Tout était parti en fumée, c'était sûr.

Georges alla téléphoner au mécanicien ; seul il ne s'en sortirait pas. Dans la cuisine, il dut faire taire la veuve Coulet qui jacassait tant et plus. Gisèle lui lança un regard de reproche, mais la vieille rentra chez elle, vexée. Encore une dont il fallait se méfier, elle était capable de colporter les pires bêtises. Une histoire pareille, on n'avait pas fini d'en causer dans le village. Sûr que ça allait encore amener des ennuis. Georges était de mauvaise humeur. Jusqu'à midi il ne put rien faire. Vers deux heures enfin, il accompagna le facteur de Veigy à travers champs. Il faisait lourd. À l'orée du bois, ils découvrirent la ruine, noire et sale. La grange était rasée. De la partie habitable il ne restait que deux pans de murs

mâchurés de suie, avec les fenêtres béantes. Le sol était jonché de débris calcinés. On devinait l'arrière de la voiture sous les décombres. Tout autour le terrain était comme labouré par les traces de pneus. C'était laid, presque impudique. Deux hommes en civil et un gendarme examinaient le sol, sans doute à la recherche de trucs projetés par l'explosion, il y en avait dans toute la combe. Deux jeunes hêtres en contrebas de la maison penchaient lamentablement, à moitié brûlés, déracinés. Curieusement la petite tonnelle au bout du jardin avait échappé au désastre. Un type était assis sous la glycine, en train d'écrire.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Georges ne connaissait pas ce flic. Les deux hommes durent décliner leur identité. L'autre transpirait, la main crispée sur une mitrailleuse à canon court, il portait un gilet pare-balles sur sa chemise. Mince, ils ne plaisantaient pas. Georges reconnut heureusement l'inspecteur qui était venu à la ferme le matin. On les renvoya vite fait. Sur le chemin ils ne trouvèrent rien à dire. Georges sentait encore l'odeur âcre de fumée et de gadoue, comme si elle le poursuivait. Paysan, il avait toujours eu peur du feu, mais cette fois la vue des dégâts l'avait choqué plus violemment qu'il ne pouvait craindre.

— On n'a rien pu faire, avait dit un pompier.

À la peur qu'il ressentait au ventre se mêlait de la tristesse, un malaise qui ne s'expliquait pas.

Marc avait été le premier à remarquer quelque chose d'anormal ce jour-là : ce devait être vers cinq ou six heures mais, quand il l'avait dit au supper, son père n'y avait pas attaché d'importance. Avec sa voix

cassée de quatorze ans, il paraissait toujours excité et Georges, malgré lui, se défait de ce garçon qui changeait. Il avait l'impression qu'il blaguait, qu'il cherchait à se vanter. Sans compter que cet après-midi il avait passé des heures à faire pétarader sa mobylette autour du hameau. On ne pouvait pas lui confisquer son engin, mais il aurait fallu trouver un moyen de l'empêcher de faire l'idiot avec.

— Tu as trop d'imagination.

— J'te jure !

Soi-disant qu'il avait aperçu un type habillé kaki, style militaire, qui courait le long d'un champ de blé, en se baissant comme s'il avait voulu se cacher ou s'enfuir. Georges avait essayé l'ironie :

— Et le parachute ? Tu l'as au moins retrouvé, son parachute ?

— Oh ! Tu comprends jamais rien.

La discussion avait tourné sur autre chose. Marc n'avait plus rien dit, mais il s'était mis à sourire, du même sourire que son grand-père, celui qui voulait être député et se croyait plus malin que les autres. Nom de chien ! Georges avait interdit au gamin d'aller au village après le repas.

— J'y serai, moi, et gare à toi si je te chope !

Gisèle n'était pas intervenue. Elle avait assez à faire avec le beau-père et puis elle prenait rarement le parti des enfants en leur présence. De toute façon, ça n'avait pas empêché Marc de désobéir une fois de plus : le garnement n'était pas allé au village, mais il était ressorti et on avait frôlé le drame.

Le soleil était descendu derrière la remise, laissant le froid monter du sol. Tout le monde était



rentré s'installer devant la télé. Georges, qui n'aimait pas les films de guerre, était retourné dehors vers neuf heures. Le soleil traînait encore au-dessus du Jura. Il s'était avancé jusqu'au bout du jardin pour observer le ciel, la campagne. L'été mettait du temps à venir cette année. La nature était en retard. La soirée était pourtant belle et claire. Il se souvenait d'avoir hésité à faucher le pré aux Chênes. Était-ce un pressentiment qui lui avait fait renoncer ? Il n'avait absolument rien remarqué d'insolite. Il avait peut-être seulement regardé sa montre. Il ne devait rester guère plus de trois quarts d'heure de lumière. Tout près de lui, le chat guettait. On entendait un tracteur au loin et les voitures sur la route de Thonon. Finalement il avait pris la vieille 404 et, au café de Veigy, il avait retrouvé Longin, toujours un peu éméché, le fils Coulet et le pépiniériste. Ils avaient joué aux cartes, bien tranquilles à l'intérieur, pendant que les jeunes du coin braillaient sur la terrasse. Une journée banale en somme. Georges pouvait jurer qu'il n'avait pas aperçu un seul étranger au village. En rentrant chez lui, il s'était fait du souci pour sa batteuse en panne et pour Marc, qui lui réclamerait bientôt une moto, une vraie. La nuit était complètement tombée. On ne voyait plus que le rectangle bleuté de la fenêtre du salon à cause de la télé et la fenêtre du beau-père sous le toit. Il avait pensé « pauvre Gisèle », mais il se plaignait d'avoir à supporter lui aussi le vieux goutteux. Il venait à peine de fermer la porte du corridor quand il avait entendu la première détonation : un claquement sec, l'écho assourdi comme un

roulement, et presque aussitôt un deuxième coup de feu, un troisième. Il était revenu sur le pas de la porte. On tirait en rafale. Nom de Dieu ! Il n'aurait pas su dire combien il y avait d'armes, mais il avait bien reconnu les coups de feu et instantanément la peur, cette peur de la mort la nuit, comme en Algérie, pendant la guerre. Ça venait du nord, du côté d'Hermance. Il y avait eu un silence, quelques secondes, une fraction de seconde peut-être, et puis une deuxième rafale, plus nette, plus longue, suivie d'un coup sourd. On tirait à l'arme automatique. Georges avait pensé à des types qui essayaient de passer la frontière et qui s'étaient fait repérer par une patrouille, mais pourquoi une mitrailleuse ? C'est alors qu'avait eu lieu l'explosion, caverneuse et longue comme une mine. Il s'était précipité sur le talus, de l'autre côté du chemin, et il avait vu monter l'énorme flamme jaune et boursouflée, veinée de noir.

— Qu'est-ce que c'est ?

Gisèle l'avait rejoint. Sébastien et la petite Céline couraient derrière en pyjama.

— Ça brûle aux Lombards.

— Quelle horreur ! Cette explosion ?

— Je sais pas. Peut-être la citerne à mazout.

La lueur avait un peu diminué. Des flammes plus maigres s'élevaient au-dessus des arbres. On n'entendait plus rien, pas le moindre crépitement, à cause du vent sans doute. La maison des Lombards était à plus d'un kilomètre dans un creux, on ne verrait rien de plus. Silencieux, le feu avait quelque chose d'angoissant. Georges avait ramené les enfants

au lit et, pendant que Gisèle téléphonait aux pompiers, il était parti en voiture avec Longin. Les gens du hameau se bousculaient sur le terre-plein devant l'ancien lavoir, fascinés par le spectacle. Un gendarme les avait arrêtés sur la nationale. Longin avait dû faire demi-tour. Impossible de rien savoir, sinon que l'endroit était truffé de policiers et de gendarmes et qu'ils étaient plutôt nerveux. Dame ! Si c'étaient eux qui avaient tout fait sauter...

Pendant plus d'une heure il était resté à la lucarne, scrutant le noir avec les jumelles du beau-père. Les arbres du bois des Lombards se découpaient en ombres chinoises sur le brasier. Il semblait qu'on aurait pu compter les feuilles une à une tant la lumière était intense. Des gyrophares bleus allaient et venaient sur la grand-route. Au carrefour on voyait des types courir d'un véhicule à l'autre. Quand il avait vu les camions des pompiers, il s'était dit que ce serait bientôt fini. Il était descendu à la cuisine. Les voisins gesticulaient et parlaient tous à la fois. Gisèle servait du thé. Elle l'avait regardé tristement mais sur le moment il n'avait pas compris. Il disait lui que c'était du pétrole ou de l'essence qui avait explosé comme ça. Il avait vu un dépôt flamber en Algérie. Ce que personne ne pouvait comprendre, c'était pourquoi les Martinet stockaient une pareille quantité de combustible avant l'été et puis surtout pourquoi les flics étaient déjà sur place et en si grand nombre. D'après Longin c'était un exercice militaire, ce qui expliquait la présence des gendarmes, mais Georges savait que ce n'était pas possible. La semaine d'avant il avait croisé

Martinet à la douane, qui charriait des moellons et du ciment pour refaire le mur du jardin. Georges commençait à être salement fatigué de toutes ces histoires quand Marc était apparu, suivi d'un gardien de la paix. Le vaurien! Il l'avait complètement oublié. Dieu sait ce qu'il avait encore fait! Georges avait bondi. Il l'aurait bien giflé s'il n'y avait pas eu tant de monde. Il devait être près de minuit. La vue du flic avait heureusement secoué les voisins qui rentrèrent chez eux, avec des mines sournoises et embarrassées. Quant au flic, il n'avait presque rien dit, seulement qu'on avait trouvé le gamin rôdant près des Lombards et qu'un inspecteur allait venir tantôt. Puis sa radio avait crachoté et il était sorti. Marc baissait la tête. Sa mère l'avait embrassé, toute tremblante. Georges n'avait rien pu dire. Il pensait aux heures que son fils avait passées là-bas et plus que la colère, c'était la peur qui le paralysait. On aurait pu le tuer. C'était de la folie. Il avait continué d'avoir peur en attendant l'inspecteur avec Gisèle. Elle ne savait pas au monde quand Marc était parti, mais elle essayait de dédramatiser. Il n'avait pas pu aller bien loin, avec tous ces policiers qui quadrillaient la campagne. N'empêche qu'on aurait pu le prendre pour un malfaiteur, qui sait pour le pyromane qui avait mis le feu aux Lombards. Georges en avait honte comme d'un mauvais signe sur sa famille. Et puis ces coups de feu dans la nuit! Ça le rendait malade. À deux heures, épuisés, ils avaient fini par aller se coucher. Par la fenêtre Georges avait cru voir des rougeurs, mais rien ne bougeait plus sur la route et on n'entendait que des grenouilles et un grillon.

Un inspecteur de la police était venu à la ferme vers sept heures. Georges avait pensé qu'il voulait voir Marc avant qu'il ne parte pour l'école, mais il n'avait posé aucune question au sujet de son escapade. Il avait l'air pressé, mal à l'aise, il faisait une espèce de grimace en tordant la bouche. Il avait des grosses lèvres de singe. Ils étaient restés un moment dehors, devant la vieille buanderie.

— Combien de coups de feu ?

— Peut-être quatre, cinq et puis deux rafales.

— Qu'est-ce que vous appelez des rafales ?

L'imbécile ! Georges savait ce qu'il disait. Il n'avait pas été en Algérie pour rien. Il avait fait comme s'il ne comprenait pas, mais l'autre avait insisté. Comment voulez-vous expliquer ce que c'est qu'une rafale à un flic sans passer pour un idiot ? Il avait bégayé. L'inspecteur ne mettait rien par écrit : soi-disant que tout le monde serait convoqué plus tard à Annemasse pour l'enregistrement des dépositions. Cela avait déplu à Georges. Il avait ensuite montré le talus d'où il avait regardé l'incendie, puis la lucarne au galetas, mais n'avait rien dit des jumelles du beau-père, il s'en servait parfois pour aller braconner dans les Voirons. L'inspecteur était planté devant la petite fenêtre poussiéreuse. On ne voyait que sa grosse joue pas rasée et les plis de la nuque. Son veston était tout froissé, il avait de la boue à son pantalon. Il voulut savoir si on avait vu de la lumière avant l'explosion, une fusée éclairante ou quelque chose comme ça. Georges avait fait non : il était dans la cour, au sud, quand la fusillade avait commencé. L'inspecteur

regardait toujours ailleurs quand on lui répondait. C'était un peu méprisant, mais une fraction de seconde Georges avait eu le sentiment qu'il était enquiné.

— Vous connaissez le propriétaire ?

Évidemment ! pour autant qu'on puisse connaître des gens qui viennent seulement le week-end ou pendant les vacances dans une maison isolée, à plus d'un kilomètre de chez vous. Georges avait essayé de demander des nouvelles de Martinet, sans succès.

— Vous reconnaissez cet homme ?

Il lui avait tendu la photo. Georges avait hésité. L'inspecteur fronçait les sourcils.

— Réfléchissez bien. Est-ce que vous avez déjà vu cet homme ?

Reconnaître, voir... Georges n'aurait pas su dire pourquoi il avait répondu non. Tout était allé si vite. Maintenant c'était fait. Il serait bien obligé de s'en tenir là. Et alors ? il ne pouvait pas connaître tous les gens que Martinet recevait chez lui ; c'était toujours plein de monde là-bas, sans parler des promeneurs du dimanche. Et puis qu'est-ce qu'il risquait ? Même en supposant qu'on les confronte – Georges savait se concentrer et rester impassible –, il ne se laisserait pas impressionner. L'inspecteur était reparti peu après. Georges avait hoché la tête : ainsi les flics en avaient au rouquin, comment s'appelait-il déjà ? Gendron ou quelque chose du genre, un de ces gratte-papier européens. De toute façon qu'est-ce qu'il aurait pu dire sur ce type ? C'était vrai qu'il ne le connaissait pas.

\*  
\* \*

Le domaine de Georges Boinot se trouvait au nord de la Croix, plus exactement entre le hameau et la petite rivière marquant la frontière avec la Suisse, « Genève » comme on disait dans la région car on ne connaissait guère de ce pays que la ville du bout du lac, riche et cosmopolite. C'étaient de bonnes terres de plaine d'un seul tenant, faciles à cultiver quoique trop petites pour permettre d'entretenir décentement une famille de six personnes. Georges avait toutes les peines du monde à nouer les deux bouts et la vie lui semblait ingrate. À quarante ans passés, il vivait avec l'obsession de n'avoir jamais pu faire ce qu'il voulait et, peu à peu, avec l'angoisse de ne même plus savoir ce qu'il voulait. Autrefois c'était le père qui commandait et qui n'en foutait pas une, maintenant c'étaient les conseillers du Crédit Agricole qui le harcelaient et lui parlaient comme à un malade. Endetté, tenu par des engagements qu'il ne comprenait pas toujours, il était fâché avec le monde. Quand le père était mort, Gisèle lui avait pourtant dit de liquider l'exploitation et de chercher du travail à Genève sur un chantier. Elle n'aurait jamais dû dire ça. Il s'était cabré d'autant plus vivement que cette idée il l'avait eue bien avant, mais en secret, et il lui semblait tout d'un coup qu'il avait manqué de courage. Non, ce n'était pas le moment d'aller faire le manoeuvre chez les Genevois, alors qu'il avait enfin la possibilité d'être son propre maître, enfin l'espoir de gérer convenablement son

affaire. Il avait mis toute sa fierté à proclamer qu'il restait. Certes, il aimait sa femme, assez pour la comprendre en tout cas, mais il n'aurait surtout pas voulu donner l'impression de lui obéir. Il pensait sincèrement qu'il ne devrait plus obéir à qui que ce soit après son père. C'était ce même orgueil qui, douze ans plus tard, le faisait s'esquinter sur son domaine, pris au piège et cependant docile, résigné. Tout ça c'était la faute au père Boinot, un hâbleur qui courait les cafés et les réunions électorales parce qu'il se croyait un destin de député. Le vieux n'avait jamais aimé le travail de la ferme et, dès que possible, il s'en était déchargé. À quinze ans déjà, Georges devait s'occuper presque seul de l'exploitation, car le vieil oncle Paul n'était plus bon à rien. Pendant ce temps le père battait la campagne et, de retour à la maison, engueulait son fils pour des bricoles. Au fond c'était un raté sans scrupules, qui faisait payer ses échecs aux autres. Il avait bien été maire du village, mais c'était pendant l'Occupation et on ne l'avait pas réélu. On parlait de gars de la Milice qu'il aurait fait passer en Suisse. Ce n'étaient que des bruits et Georges était trop jeune à l'époque pour se souvenir d'autre chose que du portrait de Pétain, longtemps accroché dans la cuisine, puis brusquement remplacé par De Gaulle. Égoïste et vaniteux comme tous les ratés, le père Boinot n'avait pas voulu que son fils étudie pour mieux le garder à sa merci. Sans même s'inquiéter de savoir s'il en était capable ou s'il aimait ça, il avait installé Georges à la ferme et s'était mis à intriguer bêtement pour marier sa fille. En 56 Georges s'était franchement réjoui



d'aller au service militaire. Il rêva même de faire sa vie dans l'armée. Il crut qu'après son père les Arabes ne lui feraient pas peur et il partit avec une sorte de rage joyeuse. Seulement c'était la guerre pour de vrai, une sale guerre, et Georges n'avait pas supporté. Il avait toujours peur, il en était malade. C'était le destin. Il n'avait pas de chance, voilà. Il devait y avoir des vies comme ça. Le retour en Savoie fut pourtant moins pénible qu'il ne l'avait redouté. Son père, obligé de se mettre au travail, avait pris un méchant coup de vieux : il semblait calmé, à moins que Georges n'ait lui-même pris de l'assurance. Mais le plus beau ce fut de retrouver Gisèle, une fille du village qu'il connaissait depuis toujours, une gentille fille qu'il épousa et qui vint, bien vivante et belle, égayer la ferme. Elle le comprenait à demi-mot et s'alliait avec lui pour tenir tête au vieux, mais surtout elle n'essayait pas de lui donner des conseils. Il l'aimait comme il n'avait aimé personne au monde. Elle était sa meilleure part de la vie, son honneur, et il ne lui en voulait pas de ce qu'elle savait presque tout de lui, son histoire de paysan, sa gêne, ses faiblesses, ses peurs. Il trouvait en elle une forme de paix, la force aussi de ne pas chercher à se venger, même si les enfants le faisaient enrager quelquefois.

Les voisins, les gens du village le prenaient pour un ours. On le trouvait dur avec son fils Marc, qu'il semblait surveiller tout le temps. Il se faisait trop de souci sans doute. Georges s'était juré de s'occuper de ses enfants comme il croyait qu'un père devait le faire. Il ne voulait pas seulement leur épargner l'injustice qu'il avait subie, il pensait aussi que ses

sacrifices seraient payés par leur réussite. Marc finirait ses classes coûte que coûte et, après lui, Céline et Sébastien. Il y avait de quoi s'inquiéter et s'énerver, bon sang ! Ils auraient un métier eux, de l'argent, ils quitteraient la ferme. Ils quitteraient même la France pour trouver un meilleur travail à Genève. Aux yeux de Georges, la France était un pays avachi, dominé et grugé par des politiciens comme son père. En Suisse par contre, on ne s'occupait pas de politique et les gens pouvaient s'enrichir. Il voyait la France bureaucratique, empêtrée dans la crise et le chômage alors que la Suisse ronronnait, turbinait comme avant. Il était sûr qu'avec une formation et de la bonne volonté, ses enfants pourraient toujours travailler dans un pays propre et bien organisé. D'ailleurs il n'était pas le seul à le dire : l'agent du Crédit Agricole disait la même chose à ses gamins. Pourtant, à mesure qu'ils grandissaient, les enfants le mettaient mal à l'aise. Il ne savait que leur conseiller de travailler et encore travailler. Il se voyait parfois les rabrouer quand il aurait dû leur dire autre chose, un mot d'affection peut-être, un mot de père... mais à quoi est-ce que ça ressemblait un mot de père ? Il soupirait. C'était un peu de jalousie probablement : la jalousie de celui qui n'a été qu'un passeur, un intermédiaire. Bientôt les enfants s'établiraient là-bas, juste de l'autre côté de la rivière, dans une villa, avec des occupations compliquées et du temps pour partir en vacances. Georges resterait à la Croix, il ferait ce qu'il avait toujours fait et pour quoi il n'y avait pas besoin d'aller à l'université.

Un jour peut-être, il se risquerait à spéculer sur des terrains à bâtir, cela dépendrait de l'extension de Genève, de la fin de la crise économique. Enfin, rien n'était moins sûr : Georges ne s'y connaissait ni en spéculation foncière ni en immeubles, quant à la crise, il ne comprenait pas la moitié de ce qu'on racontait là-dessus. La population de la région n'était pas vraiment riche : les sédentaires étaient paysans, commerçants ou employés de petites entreprises ; les autres étaient des frontaliers engagés en Suisse. Lorsqu'il voulait imaginer la réussite sociale de ses enfants, Georges pensait d'abord à ce que devait être le train de vie des Martinet à Lausanne, à en juger d'après ce qui se passait dans leur résidence secondaire. C'était sûrement plus solide qu'une fortune française et plus digne de foi que ce qu'on voyait à la télé. Cela ferait bientôt vingt ans que les Suisses venaient plus ou moins nombreux aux Lombards, une vieille bâtisse avec à peine un hectare de terre qu'ils avaient eue par héritage. À son retour d'Algérie, Georges avait été surpris de voir la maison grossièrement retapée et envahie le dimanche par toutes sortes de familles, qui débarquaient avec leurs grosses voitures et semaient dans la campagne leurs gamins méprisants. Jamais il n'avait connu cette maison autrement qu'abandonnée. Les enfants de la Croix et de Veigy y faisaient des chasses au fantôme et récoltaient pieusement les mégots, emballages de chocolat, capsules et autres reliques du passage des douaniers. Il fallait décidément être des Suisses pleins aux as pour s'enticher d'une baraque pourrie, loin de tout, et pour gaspiller, Dieu sait, des centaines de milliers

de francs, des millions même à la transformer en une maison de vacances qu'ils n'occupaient pas plus de quarante jours par an.

À la fin des années soixante, Georges avait pris contact avec Martinet père, le banquier, parce qu'il s'intéressait au terrain. Comme c'était à prévoir, il n'était à vendre qu'avec la maison et encore : l'autre ne paraissait pas décidé. De toute façon ç'aurait été beaucoup trop cher et Georges s'était résigné à louer les champs cultivables. Il y faisait du maïs et un peu de betterave fourragère. Il n'était pas exclu que Martinet projette des investissements immobiliers aux Lombards. Il pouvait très bien attendre que le terrain se fasse rare et très cher côté helvétique et puis, le jour venu, construire des villas, un club de loisirs. Pour des oisifs, l'endroit ne manquait pas de charme : proche du lac, des montagnes... Georges avait imaginé tout cela avec envie et inquiétude à la fois, mais c'était avant 74. Depuis, il y avait cette fameuse crise, qui touchait le bâtiment, à Genève comme ailleurs. Est-ce qu'un banquier comme Martinet pouvait la sentir passer, comme disait Longin ? Au Café de la Place, Coulet avait éclaté de rire. Il était dit que Georges n'aurait pas l'occasion de racheter les Lombards à bas prix. C'était un joli hectare, sûr que le banquier en tirerait du fric un jour. Il y pensait amèrement comme à toutes les bonnes affaires que le destin réservait aux autres. Ç'aurait même pu être une bonne explication de l'incendie : on lisait dans les journaux des cas d'incendies criminels allumés pour toucher les primes d'assurance et reconstruire à neuf ou transformer.

Mais dans le cas particulier cela ne tenait pas debout. Surtout que la maison avait été complètement restaurée et qu'un des fils Martinet y habitait régulièrement pendant une partie de l'été. Il y avait eu un arrangement entre les enfants, une espèce de succession partagée à l'avance – Georges n'avait pas cherché à comprendre en détail – et c'était Pierre qui était devenu le propriétaire de fait. Il travaillait à Genève dans un institut international, quelque chose en relation avec l'ONU, et venait aussi souvent que possible aux Lombards avec sa petite famille.

— J'adore cette maison, le meilleur de mon enfance est ici.

Georges hochait la tête ne sachant que répondre. Les riches avaient bien de la chance de pouvoir regretter leur enfance ou s'en souvenir avec plaisir. Mais pourquoi « adorer » ? Ça sonnait faux, efféminé. Pierre Martinet s'était présenté à la ferme au début de son installation, ce devait être en 75, en mars ou en avril, un jour venteux où la neige était redescendue le matin jusqu'en plaine. Il avait l'air emprunté, parlait trop vite, évitait votre regard. Georges ne l'avait pas reconnu ; à vrai dire il n'avait jamais cherché à identifier les gens des Lombards, trop éloignés de lui, trop différents. N'importe qui pouvait d'ailleurs aller et venir là-bas sans qu'on n'en sache rien à la Croix. Le jeune Martinet était bien le premier qu'il connaissait personnellement. À plusieurs reprises « Pierre » – il voulait qu'on l'appelle par son prénom et c'était gênant –, l'avait engagé pour divers travaux : empierrier le chemin, abattre le vieux tilleul, façonner du bois pour la cheminée. Sa femme achetait des œufs et des

salades à Gisèle. Mais au bout du compte, ces relations et ces services ne faisaient que marquer plus nettement tout ce qui distinguait les deux familles. Tout citadin fluët qu'il était, Pierre Martinet avait lui-même accompli un immense travail, Georges pouvait en témoigner. Il n'avait eu besoin que d'un charpentier pour le toit. Tout le reste ou presque il l'avait fait de ses mains, avec la seule aide du rouquin, un Belge qui logeait souvent là-bas les derniers temps. Il n'y avait pas à dire : ces intellectuels avaient perdu un temps fou à exécuter des trucs tout simples mais c'était du beau travail.

— Bonjour Georges ! Est-ce que vous connaissez Alain ?

Georges regarda les deux hommes de haut, sans mot dire. Martinet répéta sa question. Sa présence aux Lombards un jour de semaine et si tôt dans la saison avait de quoi surprendre. Il semblait pâle, il était peut-être fatigué, en tout cas plus nerveux que d'habitude. Il remuait ses mains dans ses poches comme pour remettre en place son pantalon. Georges coupa le moteur et salua de la tête. Qu'est-ce qu'ils venaient faire à la campagne par ce temps ? Le visage du type ne lui disait rien. Il n'osa pas se faire répéter le nom.

— C'est un collègue, ou plus exactement un ami, oui : un très bon ami à moi.

Pierre tourna brusquement la tête vers son compagnon comme s'il cherchait son assentiment, mais l'autre avait l'air placide et souriait en tendant la main. Georges leva les siennes et les fit pivoter comme des marionnettes pour montrer qu'elles étaient sales.

— Mon ami est belge, il est fonctionnaire de la Communauté européenne à Bruxelles.

Georges fronça le sourcil. Le gars avait du travail à Genève pour quelques mois. Il allait s'installer aux Lombards, profiter du calme, et puis la proximité de Genève, ses dossiers... Pourquoi diable Martinet racontait-il tout ça? Le Belge approuvait du chef mais dut comprendre que ce n'était pas le moment. Il arrêta Pierre d'une pression sur le bras.

— Bah, nous nous reverrons sûrement, monsieur et moi. Nous aurons bien l'occasion de nous raconter notre vie.

Il y avait quelque chose de pointu dans le son de sa voix qui contrastait avec la rondeur du visage. Sans être vraiment gros, il donnait l'impression d'une forte corpulence, probablement à cause de sa tête joufflue. Il portait les cheveux en brosse et une barbe taillée court. Georges pensa à un chanteur qu'il avait vu à la télé, lui aussi barbu et gras de visage avec une voix flûtée. Celui-là avait le poil roux par contre. Sous un caban de drap bleu, il portait chemise et cravate. On aurait dit qu'il cherchait à se vieillir ou à paraître sérieux. Georges ne lui aurait pas donné plus de vingt-cinq ans, mais il en avait sans doute plus s'il était fonctionnaire international. À voir ses souliers de ville tout crottés par la boue de printemps, il ne devait pas avoir l'habitude de vivre à la campagne. Quand Georges remonta sur le tracteur, le Belge fit une espèce de révérence avec le buste. Il souriait mais ça ne plut pas à Georges. Il était trop poli, trop sûr de lui. Avec Pierre Martinet,

ce n'était pas la même chose : on ressentait une espèce de fragilité ou d'indécision du personnage qui vous mettait plutôt en confiance, quand bien même il était riche et bardé de diplômes. Plusieurs fois, Georges avait eu conscience de l'intimider et il lui était presque reconnaissant de cette sensation de pouvoir inattendue. Son ami belge en revanche paraissait bon enfant, mais qu'est-ce qui l'empêchait de vous mépriser derrière ses politesses et sa face rebondie ? Malgré lui, Georges prit davantage garde à ce qui se passait aux Lombards pendant quelques semaines, puis il oublia de surveiller l'étranger. Celui-ci avait toujours l'air béat et faisait de grands gestes de salut quand il apercevait Georges de loin. S'il était assez proche, il s'exclamait : « Eh bonjour ! » comme si ça lui faisait plaisir et demandait : « Comment allez-vous ? » en inclinant le buste. Georges était bien obligé de répondre, mais il ne lui posait jamais de questions. Chacun avait sa vie et celle de l'autre l'intéressait d'autant moins qu'il considérait que, s'il y avait au monde des ennemis de la France pires que les hommes politiques de Paris, c'étaient certainement les fonctionnaires européens de Bruxelles.

— Vous reconnaissez cet homme ?

Georges avait répondu non, mais il avait hésité et il lui semblait que l'autre l'avait remarqué. C'était pourtant naturel, bon Dieu ! On lui balançait une photo sous le nez et de but en blanc il aurait dû... D'ailleurs c'était la vérité : il n'était même pas sûr du nom et puis la photo n'était pas ressemblante. Le copain à Martinet ne portait pas une moustache à la



gauloise et des cheveux longs. Georges préférait garder sa réserve tant qu'il ne saurait pas ce qui s'était réellement passé la nuit d'avant. On ne pouvait rien lui reprocher. Il était scrupuleux, voilà tout : on ne parle pas de ce qu'on ne connaît pas. Il n'avait pas été longtemps à l'école mais il était assez intelligent pour savoir qu'une seule parole peut facilement être interprétée à rebours du bon sens.

La police ou les gendarmes reviendraient sûrement le cuisiner car il devait être le seul à la Croix à avoir rencontré ce Belge. Seuls les douaniers et vraisemblablement les gendarmes, qui tenaient un fichier des maisons isolées, pouvaient être mieux renseignés. Il y avait bien entendu la veuve Coulet, qui avait demandé un jour qui était le monsieur qu'elle voyait passer sur le chemin des Mouilles dans une voiture noire à plaques étrangères. Mais elle avait paru satisfaite de savoir que l'hôte des Martinet venait de Bruxelles et qu'il travaillait à l'ONU. C'était flatteur pour les Martinet mais somme toute banal dans la région genevoise. De toute façon il fallait vraiment s'approcher des Lombards pour s'apercevoir que la maison était occupée. Le rouquin quittait apparemment les lieux le week-end, quand Pierre s'y installait avec Lisa et la petite Chloé. Georges supposait qu'il rentrait chez lui le dimanche ou bien que M<sup>me</sup> Martinet n'acceptait pas de cohabiter avec lui. Il arrive souvent qu'une femme rejette les amis de son mari. Il se pouvait aussi qu'elle le trouve hypocrite. Georges le vit plusieurs fois de mars à juin, occupé à bêcher le jardin ou préparant du ciment dans la cour. Pour un peu on

aurait cru un domestique ou un concierge, mais Pierre aussi aimait se déguiser en ouvrier : ce devait être un besoin chez les citadins. Il paraît qu'il avait entièrement rénové la salle de bains et lambrissé les chambres sous le toit. Cette activité n'avait fait que renforcer les préventions de Georges à l'égard de ce bureaucrate international en particulier et de tous les bureaucrates en général. Il n'était même pas loin d'en vouloir à Martinet de profiter de cet abus : son copain n'était sûrement pas payé pour retaper une vieille baraque dans la campagne genevoise. Il y avait des gens à qui tout était permis !

Pendant tout l'été 77 on ne vit plus le Belge. En septembre et en octobre, Georges remarqua de nouveau l'auto noire à plaques blanches, mais les volets de la maison restaient clos et on ne le voyait plus en bleu de travail. Il venait probablement dormir là et ne s'y attardait pas. En hiver les Martinet séjournaient rarement aux Lombards, bien que la maison ait été équipée d'un chauffage au mazout battant neuf. Mais cet hiver-là, ils ne vinrent pas du tout, Georges en était sûr. Au printemps suivant, quand il revit Pierre avec sa femme et la poussette sur la route de Jussy, il fut d'abord question du temps, de la petite Chloé qui toussait, de deux hêtres qu'il voulait commander au pépiniériste, puis brusquement :

— Vous n'avez pas revu mon ami Gendron ?

Georges se fit répéter le nom. Il n'avait vu personne.

— Votre maison est trop loin de la Croix, expliqua-t-il. Pourquoi ?

— Pour rien. Je ne l'ai pas revu non plus, mais comme je lui avais laissé une clé, je me demandais... Bah! Ça n'a pas d'importance.

Georges ne comprendrait jamais les riches : ils se disaient amis et il leur arrivait de s'ignorer comme des étrangers. Il se sentit justifié dans la méfiance qu'il avait pour le rouquin, mais regretta d'avoir manqué de vigilance. Ça ne lui aurait pas été difficile de mieux surveiller les Lombards, il devait bien ce service au fils Martinet, seulement c'était trop tard.

Cette photo maintenant et la mine renfrognée de l'inspecteur : il devait être au courant du séjour du gaillard, c'était sûr, mais comment savoir ce qu'il cherchait ? Est-ce qu'un type comme ça pouvait être un pyromane ou un gangster qui aurait ouvert le feu sur les flics ? L'ambulance avait fait deux voyages. Georges se demanda si on transportait aussi les morts en ambulance. Mon Dieu ! et les Martinet ? Il ne les avait pas aperçus récemment. Pourvu que... Il revoyait la ruine noire qui sentait la gadoue. Un signe de malheur, la mort peut-être, s'était fixé à cet endroit. Le soir même, Gisèle avait voulu téléphoner à Genève pour savoir. Georges s'y était opposé. Une sorte d'instinct lui disait de ne pas se mêler de cette histoire. Il essayait de travailler comme si de rien n'était. Il ne dirait rien, ne ferait rien, en tout cas rien dans l'immédiat, mais il ne pouvait pas s'empêcher de penser. Il y avait eu ces explosions, ces flammes, cette violence incompréhensible dans la nuit, et puis ce tas de décombres affreux. Quelque chose était mort cette nuit-là, quelque chose avait été détruit, indépendamment des personnes. Main-

tenant peut-être que Pierre voudrait vendre. Il avait souvent dit qu'il tenait surtout à la maison à cause de son enfance. La maison ne valait plus rien. Non, il fallait arrêter : il lui venait des mauvaises pensées. Il regarda le ciel, les orages qui se formaient sur le Jura. C'était l'été qui commençait.